

---

POUR LE XIX. DIMANCHE  
APRÈS LA PENTECÔTE.

*Sur l'Avarice.*

Abierunt alius in villam suam , alius ad negotia-  
tionem suam. *Ils s'en allerent , l'un à sa maison de  
campagne , l'autre à son négoce. S. Matth. c. 22.*

L'ESPRIT d'intérêt , l'attachement aux  
biens de la terre ont été dans tous les  
tems , ils sont encore aujourd'hui , ils fe-  
ront toujours un des plus grands obstacles  
au salut des hommes ; & de tous les vices  
qui regnent dans nos Paroisses , il n'en  
est aucun qui contribue plus que celui-ci  
à rendre notre ministere inutile ; parce qu'il  
n'y a personne , ou presque personne qui  
veuille se reconnoître dans le portrait que  
nous en faisons , quoique parmi ceux qui  
nous écoutent , il s'en trouve fort peu dont  
la conduite & les sentimens soient à cet  
égard bien chrétiens & tout-à-fait irrépro-  
chables.

Lorsque nous parlons sur d'autres sujets ;  
les orgueilleux , les envieux , les médisans ,  
les vindicatifs , les ivrognes , les impudi-  
ques , rougissent intérieurement : c'est pour

O v

nous, disent-ils ensuite, que notre Pasteur a tant prêché ? Dieu nous fasse la grace de nous convertir. Mais quand il est question d'avarice, l'avare est toujours le premier à dire ; ce n'est pas moi. Il n'est gueres de passion qui nous aveugle davantage, qui nous effraie le moins, & sur laquelle on se fasse plus aisément illusion. Vous en serez convaincus, si vous pesez attentivement les réflexions suivantes, hélas ! j'ai tout lieu de craindre que vous ne vouliez pas même vous y arrêter : je suis presque assuré de parler en vain. N'importe : j'aurai fait mon devoir. Malheur à vous si vous ne faites pas le vôtre !

#### P R E M I E R E R É F L E X I O N .

Si par un avare, vous entendez celui qui a la fureur de thésauriser, sans savoir pour qui, ni pourquoi ; un homme qui dans ses plus pressans besoins, regarde son trésor comme une chose sacrée ; qui n'est ni logé, ni vêtu, ni nourri comme il pourroit & comme il devrait l'être dans son état ; qui pour épargner, néglige non-seulement ses devoirs, mais les plus communes bien-séances. Si par un avare vous entendez un homme qui pense à son argent jour & nuit, qui le visite, le compte ; puis le visite & le compte encore ; chez qui les domestiques mangent toujours trop, & ne travaillent

Jamais assez à son gré. Si par un avaré vous entendez quelqu'un de ces monstres qui sont d'autant plus affamés, que leur estomac est plus plein, qui mangent toujours, ne digèrent point, & veulent toujours manger : un de ces hommes qui pratiquent pour l'amour de l'argent, un jeûne & des mortifications semblables à celles que les pénitens les plus fameux pratiquoient pour l'amour de Dieu : un de ces hommes qui ne veulent, quand ils sont malades, ni médecin, ni chirurgien, ni remèdes, & qui aiment mieux érever, que de faire la moindre petite brèche à leur bourse : un de ces hommes, enfin, dont tout le monde parle, que chacun montre du doigt, & que l'on persifle de tous les côtés : si c'est là ce que vous entendez par un avaré, je conviens que ce genre de folie, quoique l'on en trouve quelque exemple dans tout pays, n'est cependant pas une chose bien commune.

Ce qui m'étonne est que le ministère public ne fasse pas informer contre ces gens-là. Ils sont pires dans un sens que les usuriers : car l'usurier fait circuler son argent, cette circulation est utile ; il soulage au moins pour quelques instans, la nécessité présente des misérables qui sont forcés d'emprunter de lui ; il ne les étouffe que peu à peu, & pour ainsi dire sans qu'ils le sentent : l'avare dont nous parlons leur

O vj

coupe tout à coup les vivres & les réduit au désespoir. L'usurier donne à manger au pauvre , pour sucer son sang jusqu'à ce qu'il n'en ait plus ; l'avare le fait mourir de faim , il le tue d'une manière bien plus cruelle.

Il est pire dans un sens que les voleurs : l'argent que volent ceux-ci , passe en d'autres mains , quoique par des voies injustes : celui que l'avare enfouit ne tourne au profit de qui que ce soit ; tirant , arrachant le plus qu'il peut de la masse commune , il n'y renvoie rien , ou presque rien : il voudroit pouvoir vider toutes les bourses dans la sienne , & la sienne est fermée pour tout le monde. C'est une espece de gouffre qui attire à lui , & dans lequel vont se perdre les eaux qui devroient arroser les campagnes des environs : tout seroit perdu , s'il y avoit malheureusement beaucoup de ces gouffres.

L'avare est pire que les faussaires. Il proteste , il jure qu'il n'a point d'argent. A chaque question qu'on lui fait sur cet article , il prend le ciel à témoin qu'il n'a point d'argent. Il fait je ne sais combien de faux sermens , sans que rien l'y oblige , sans en retirer d'autre avantage que le plaisir imaginaire de garder pour lui seul le plus ridicule de tous les secrets. Il est plus fou que les idolâtres : car ceux-ci demandent quelque chose à leur idole ; l'avare ne de-

mande rien à la sienne. Non-seulement il ne lui demande rien ; il ne veut pas même qu'elle lui donne rien , il refuse au contraire toutes les faveurs qu'elle pourroit lui accorder & qu'elle lui offre : voilà de quoi te nourrir , de quoi te loger , de quoi te vêtir décemment : non ; Dieu me garde de toucher-là. Voici de quoi secourir les malheureux , de quoi faire du bien à tes semblables. Non ; je ne connois point les malheureux ; mes semblables ne me font rien ; je ne suis point assez riche pour faire l'aumône. Dieu me préserve de toucher-là. Quel monstre ! Non , mes Freres , non ; ce n'est point un monstre ; c'est un homme à qui la tête a tournée.

Aimer l'argent , parce qu'avec lui on peut se procurer les honneurs , les plaisirs , les commodités de la vie ; cela se conçoit : avec de l'argent , j'acheterai des charges , des terres , des maisons , & le reste. Avec de l'argent , j'aurai des amis , du crédit , je serai considéré dans le monde ; argent fait tout : à la bonne-heure ; mais quand il ne fait rien , quand on n'en fait rien , pourquoi l'aime-t-on ? Quels charmes peut-il avoir aux yeux de l'avare qui le tient enfermé sous trente clefs , ou qui le cache dans la terre comme une ordure ? Eût-il des millions enfouis dans sa cave , dès qu'il n'y touche point & que sa folie ne lui permet pas d'y toucher , en est-il plus riche ? Bien.

loin de-là, il n'en est réellement que plus pauvre. Sa pauvreté augmente, à mesure que son trésor grossit; car à mesure que son trésor grossit, il en devient plus affamé, il veut le grossir encore davantage; & pour cela, il se condamne toujours lui-même à quelque nouvelle privation. C'est-à-dire, que plus il acquiert, moins il jouit; plus il a, moins il possède: chose étrange! Sa pauvreté augmente en proportion de ses richesses; & pendant que sa pauvreté grossit son trésor, son trésor augmente sa pauvreté. Punition terrible, mais bien juste de la passion dont il est esclave! ce qui fait son plaisir, fait en même-tems son supplice; son argent devient son bourreau.

Tu fais un idole de ton argent: eh bien cette idole exercera sur toi la plus cruelle tyrannie: elle te privera de tous les plaisirs, de toutes les commodités, & même du nécessaire. Assise à ta table, elle te comptera les morceaux: elle t'arrachera la clef de ta cave, de tes greniers, de ta garde-robe. Tu auras du vin & tu n'oseras en boire; tu auras des habits, & tu ne les porteras point; tes greniers seront pleins, & tu n'auras pas la liberté d'en donner un seul grain aux pauvres: tu auras de l'eau par-dessus les yeux, & tu mourras de soif; tu seras chargé d'or, & tu courras après un écu. Quelle horrible situation! Ne point

jouir de ce que l'on aime passionnément, & ne point en jouir par la seule raison qu'on l'aime trop ; il y a là-dedans une si prodigieuse extravagance, il y a tant de contradictions & d'absurdités, que l'on s'y perd. On le conçoit d'autant moins que l'on y réfléchit davantage, L'Esprit-Saint dit qu'il n'y a rien au monde de plus méchant, de plus scélérat que l'avare. Ne craignons point d'ajouter qu'il n'est pas possible de rien imaginer de plus fou : mais convenons en même-tems que cette espece d'avarice n'est pas bien commune. Aussi n'est-ce point celle-là seulement dont je veux parler aujourd'hui.

J'entends par l'avarice tout attachement déréglé aux biens de la terre ; je dis un attachement déréglé, car il y a un attachement raisonnable, un attachement permis & qui est dans l'ordre. Les recevoir & en jouir avec reconnoissance, comme venant de la main de Dieu ; les conserver par conséquent, bien loin de les dissiper & de les perdre : non-seulement cela est permis ; mais nous le devons & il le faut ; car si vous ne mettez point de règle dans l'administration de vos revenus, dans votre recette & votre dépense ; si vous laissez piller votre bien par vos domestiques ou par vos fermiers ; si vous le faites manger à gens qui n'en ont pas besoin, & qui après avoir loué votre libéralité, parlant à vous,

se moquent ensuite de votre prodigalité ; ou plutôt de votre bêtise : si vous dépensez en habits, en meubles, en bonne chère, plus que votre revenu ne le comporte ; c'est-à-dire, pour me servir de vos termes, si vous jetez votre bien par les fenêtres : outre que cette façon d'agir vous menera droit à l'hôpital, elle est souverainement injurieuse à la Providence ; elle vous rend indigne de ses bienfaits.

L'homme sage a pour principe de mettre le plus grand ordre dans ses affaires. Il ne dépense rien ; il ne donne rien ; il ne prête rien sans savoir comment, & à qui, & pourquoi. Il est généreux : mais il ne souffre pas que son bien soit au pillage. Il remplit avec honneur toutes les bienfaisances ; mais il retranche toute vaine superfluité : il observe en tout, sans bassesse & sans affectation, les règles d'une honnête & prudente économie. Voilà comme il est attaché à ses biens ; mais les motifs de cet attachement, & des soins qu'il se donne pour les conserver, pour les améliorer, pour les augmenter, sont la reconnaissance dont il est rempli envers Dieu qui les lui a donnés, le compte qu'il sera obligé de lui en rendre, l'établissement de sa famille, les bonnes œuvres qu'il fait ou qu'il se propose de faire, & d'autres motifs semblables qui tous se rapportent enfin à la gloire de Dieu, & à son salut : c'est-à-dire, qu'il aime les

biens de la terre par rapport à Dieu, & non autrement.

De-là vient qu'il les acquiert sans passion, qu'il les possède sans inquiétude, & qu'il les perd sans murmurer. Il bénit le nom du Seigneur, quand il les lui donne; il en jouit en le bénissant, toujours prêt à les lui rendre quand il voudra, toujours prêt à les sacrifier de bon cœur pour sa gloire. Et voilà, mes Freres, dans quel sens il nous est permis d'être attachés aux biens que nous avons reçus de la Providence.

Mais si pour les acquérir ou les conserver, vous négligez le service de Dieu & le soin de votre salut: si vous les aimez à cause de la facilité qu'ils vous donnent de contenter vos desirs & de satisfaire votre amour-propre: dès-lors cet amour est déréglé, cet attachement n'est point permis; & voilà, mes Freres, ce que nous appelons avarice. O que d'avares, & qui ne se croient rien moins que tels! Les prodigues mêmes dans ce sens-là sont avares: mais dans ce sens-là, qui est-ce qui ne l'est pas du tout?

Chacun aime l'argent; tout le monde veut en avoir: & pourquoi? est-ce parce qu'avec de l'argent, on peut racheter ses péchés & gagner le ciel? Non: quelqu'un qui cherche le ciel ne desire point d'être riche, parce qu'il fait que les riches entrent fort difficilement dans le ciel. Il sçait que

si , avec de l'argent on peut faire de bonnes œuvres , avec de l'argent aussi on peut faire beaucoup de mal ; & que l'un est bien plus ordinaire que l'autre : il sçait que le desir de l'argent , lors même qu'il paroît n'être fondé que sur des motifs très-louables , est toujours suspect d'avarice ; qu'un tel desir peut être une tentation du diable , un artifice , une illusion du malin esprit , & il s'en méfie ; & il l'étouffe , & il se borne à demander à Dieu son pain quotidien ; sçachant d'ailleurs que Dieu ne le punira point de n'avoir pas fait le bien qu'il n'aura pû faire , qu'il sera tout au contraire récompensé pour l'avoir voulu , s'il est vrai qu'il le veuille sincèrement , sur quoi , il n'a point de certitude , parce qu'il n'y a que Dieu qui connoisse à fond les vraies dispositions de notre cœur , & que souvent on s'imagine vouloir purement le bien , pendant que l'on se cherche soi-même. L'homme sage & vraiment chrétien qui cherche le ciel ne desire donc pas les biens du monde ; ce n'est donc pas pour gagner le ciel qu'on veut en avoir. Pourquoi donc ? Ah ! mes freres : vous le sçavez assez , vous ne le sçavez que trop.

Chacun aime l'argent , parce qu'avec de l'argent on peut satisfaire les goûts , les inclinations , les fantaisies , les caprices de la nature. Parce qu'avec de l'argent on a de quoi contenter son orgueil & sa vanité ,

son ambition, la jalousie, la vengeance, la mollesse & la sensualité. Parce qu'avec de l'argent on peut humilier les uns, s'élever au-dessus des autres, se venger ouvertement de celui-ci, faire sécher de dépit celui-là : parce qu'avec de l'argent on n'a pas tant de mesures, ni de ménagemens à garder vis-à-vis certaines personnes : plus on est riche, moins on est dépendant : on peut se moquer de tout le monde ; on n'est point forcé de s'humilier, de ramper devant qui que ce soit. Et d'ailleurs avec de l'argent, on se loge, on se meuble, on s'habille comme l'on veut, on fait bonne chère, on peut se contenter sur tout, on ne manque de rien. C'est pour cela qu'on aime l'argent ; d'où il s'ensuit que l'amour de l'argent renferme l'amour de tous les vices ; il couve, pour ainsi dire, dans le cœur humain le germe de toutes les passions. Germe fatal que l'on voit éclore ensuite, se développer, grandir à mesure que les richesses augmentent, & donner ses malheureux fruits ; je veux dire toutes les iniquités qui s'engendrent dans l'ame des riches, comme la teigne dans les habits, comme la rouille sur le fer, comme la vermine dans une chair corrompue.

Mais non : ce n'est pas pour tout cela que j'aime l'argent. Graces à Dieu, je n'ai ni ambition, ni vanité : je n'aime ni à me venger, ni à faire des jaloux, ni à humilier

personne. Je suis logé, vêtu, nourri, suivant mon état. Je mène une vie frugale; un nécessaire honnête où tout me suffit; je n'aime l'argent que parce qu'on ne peut point s'en passer, & qu'il en faut pour se procurer ce nécessaire: voilà, Monsieur, comment & pourquoi je suis attaché à mon bien. Il me semble qu'il n'y a point là d'avarice, & qu'un tel attachement est fort raisonnable: très-raisonnable, mon cher Paroissien, pourvu comme je l'ai déjà dit, & comme je le répète encore, pourvu que vous joignez à cette façon de penser une vive reconnoissance envers Dieu: pourvu que vous ne soyez point attaché à votre bien plus qu'à Dieu: pourvu que cet attachement ne soit point la cause que vous négligiez le service de Dieu, pourvu que vous craigniez moins de les perdre, que d'offenser Dieu, ou le faire offenser aux autres: pourvu que vous soyez dans la sincere disposition de les sanctifier tous, plutôt que de perdre la grace de Dieu; à ce compte-là, mon cher Paroissien, non, il n'y a point chez vous d'avarice.

Mais est-il bien vrai que vous n'êtes point attaché à votre bien plus qu'à Dieu? Est-il bien vrai que cet attachement ne vous porte jamais à offenser Dieu, ni à négliger son service & les affaires de votre salut? Mais où sont parmi vous, mes Freres, où sont les chrétiens qui n'ont rien à se re-

procher sur cet article ? N'est-il pas de fait que votre attachement aux biens de ce monde , est la cause de presque tous les péchés qui font la matière de vos confessions , de ces mêmes confessions dans lesquelles vous nous dites hardiment : non , Monsieur , non : l'avarice n'est pas mon défaut : je ne fais point l'usure ; je ne vole pas le bien d'autrui ; je ne fais tort à personne. Quoi ! de ce que vous n'êtes ni voleur , ni malfaiteur , il s'ensuit que vous n'êtes point avare , parce que vous ne prenez pas le bien d'autrui , vous n'êtes pas trop attaché au vôtre ? Mais venons au fait ; parlons raison , & répondez-moi.

D'où vient qu'il vous arrive si souvent de quitter le service de Dieu pour vos affaires ? D'où vient qu'au lieu de sanctifier le Dimanche en assistant aux Offices de votre Paroisse , & aux instructions de votre Pasteur , vous allez courir dans les Paroisses voisines , pour des choses que vous renvoyez tout exprès aux jours de Dimanches ou de Fêtes , quoique vous puissiez également les faire les autres jours ? D'où vient que pendant les Offices & pendant toutes vos prières , votre esprit n'est occupé que de votre ménage , de votre famille , de vos rroupeaux ; de votre travail ; de votre négoce ? Tout cela ne peut venir que d'un trop grand attachement aux biens de la terre : & vous n'êtes point sujets à l'avarice ?

Quelle est la cause la plus ordinaire de vos impatiences , & des emportemens à quoi vous vous laissez aller dans l'intérieur de votre maison , contre vos enfans , vos domestiques , les ouvriers qui travaillent pour vous ? n'est-ce point parce que les ouvrages , soit du dedans , soit du dehors ne se font jamais ou assez bien ou assez vite à votre gré ? D'où viennent les disputes que vous avez si souvent les uns avec les autres ? D'où viennent tant de procès & tant de mauvaises chicanes ? D'où viennent vos brouilleries , vos divisions , vos inutilités ? N'est-il pas vrai que pour quelques pouces de terre de plus , pour un écu de plus ou de moins , pour le moindre petit dommage , vous criez comme des aigles ? Ce sont des juremens affreux , ce sont des malédictions , des imprécations qui font trembler : c'est un bruit épouvantable. Vous vous damnez pour les biens de la terre ; presque tous vos péchés viennent de là ; & vous n'y êtes point trop attachés ? & votre défaut n'est point l'avarice ?

Je ne suis pas étonné si vous êtes toujours les mêmes , malgré vos confessions , vos résolutions , vos promesses. Je ne suis point étonné de trouver toujours chez vous , même défaut de douceur & de charité , même défaut de résignation & de patience ; même négligence , même froideur dans le service de Dieu ; la racine de tous ces pé-

chés est un attachement défordonné aux biens de ce monde ; & cette racine maudite vous ne la voyez point. L'avarice est votre passion dominante , & vous ne le sentez pas ; & quoi qu'on vous dise , vous ne voulez point en convenir.

Mais enfin , s'il est vrai qu'il n'y ait point chez vous d'avarice ; c'est-à-dire , s'il est vrai que votre cœur ne soit point attaché , qu'il ne tienne pas , qu'il ne soit point collé aux biens de la terre ; d'où vient donc que la perte de ces biens vous cause tant de douleur ? Doux vient que vous y êtes si sensible ? Lorsqu'on vint annoncer au saint Homme Job qu'il avoit perdu tout ce qu'il possédoit au monde ; il ne jeta pas un seul soupir ; & pourquoi ? parce que son cœur ne tenoit à rien de tout ce qu'il venoit de perdre. Et vous , mon cher Paroissien , lorsque Dieu trouve bon de vous enlever par quelqu'accident une petite portion du bien qu'il vous a donné ; votre cœur se flétrit , votre ame se trouble , la douleur est peinte sur votre visage ; vous n'ouvrez la bouche que pour vous plaindre , pour murmurer contre les créatures dont Dieu s'est servi pour éprouver votre patience. C'est dans ces occasions que vous devriez prendre votre cœur sur le fait. Il est donc vrai, ô mon cœur, que vous êtes attaché aux biens d'ici bas , puisque vous criez quand on vous les arrache. Il est

donc vrai que vous n'êtes pas attaché à Dieu; puisqu'au lieu de bénir son saint nom, vous l'offensez au contraire par des murmures, par une tristesse, par un abattement qui approche du désespoir.

Voilà, mes Freres, voilà comme il faudroit raisonner avec soi-même, dans certaines occasions; & non pas s'aveugler comme l'on fait sur un des points les plus essentiels du christianisme, pour ne pas dire le plus essentiel. Car enfin quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède; quiconque n'a pas le cœur sincèrement détaché de tous les biens dont il jouit, ne sçauroit être mon Disciple, dit notre Seigneur; & ces paroles sont comme l'abrégé de l'Evangile. Mais hélas! il n'est aucun point dans la morale chrétienne sur lequel on pousse l'aveuglement plus loin que sur celui-là.

Nous voyons des hommes dont l'avarice saute aux yeux de tout le monde, & qui sont les seuls à ne pas la voir, qui paroissent là-dessus fort tranquilles, & qui en effet ne le sont malheureusement que trop; des hommes qui d'ailleurs ont des mœurs très-pures, des qualités très-estimables, beaucoup de religion & même de la piété; si la vraie religion & la piété sincere pouvoient s'accorder avec l'amour des richesses. Ah! c'est à ceux-là pour le coup que s'adressent les paroles de l'Esprit-Saint que je vous ai si souvent

vent

vent rapportées : Il est une voie qui paroît droite , qui paroît bonne , & qui aboutit à l'enfer. Cet homme-là est doux , patient , affable , complaisant , officieux même , & porté à rendre service ; pourvu qu'il ne soit pas question d'argent. Cela est bon. Il prie , il jeune , il fréquente les Sacrements , il est très-assidu à tous les exercices de la piété chrétienne ; cela est très-bon : mais il amasse , il thésaurise , il n'est point d'année qu'il ne grossisse son trésor , pendant qu'il y a des pauvres qui meurent de faim à sa porte. Jamais , non , jamais , il n'entrera dans le ciel. L'avarice lui bande les yeux , elle le trompe , & le mène droit à l'enfer.

Mes chers Paroissiens , je vous entends ; je n'ignore point ce que vous dites ici tout bas , & ailleurs tout haut contre les gens de ma robe , au sujet du vice dont il est question. S'il en est quelqu'un qui thésaurise , fusse-je moi-même attaqué de cette peste ; ( que je meure plutôt avant la fin de ce Prône ) je ne dissimulerai rien , & je dirai hautement tout comme vous , qu'un Prêtre qui thésaurise est un des plus grands scandales de l'Eglise de Dieu : oui j'en conviens ; oui , rien au monde n'est plus scandaleux que de voir le ministre d'un Dieu qui a donné tant de malédictions aux riches , accumuler des pièces d'or & d'argent dans un coffre , s'en faire

une idole qu'il met à la place de la Providence ; les compter , les recompter avec les mêmes doigts qui ont été consacrés par Jésus - Christ & pour Jésus - Christ , dont l'Évangile ne prêche que détachement & pauvreté de cœur : oui , vous avez raison : un Ecclésiastique qui se feroit des épargnes sur le revenu de sa Cure , ou de son Prieuré , ou de son Abbaye ; soit pour amasser de l'argent & le tenir enfermé ; soit pour se faire de nouvelles rentes ; pendant qu'il y auroit dans son Abbaye , dans son Prieuré , dans sa Paroisse , des misérables qui souffriroient la faim ou la nudité ; pendant que la maison de Dieu manqueroit , je ne dis pas de ce qui est décent , mais de ce qui est absolument nécessaire , puisque l'on distingue aujourd'hui si scrupuleusement l'un de l'autre : oui , vous avez raison , & je n'en disconviens pas , un tel Ecclésiastique seroit le voleur des pauvres ; il seroit pire qu'un tuteur qui envahit le patrimoine de ses pupiles ; on devroit l'appeller un *Isariote* , comme on appelle un Simoniaque celui qui vend ou achète des bénéfices ; & l'avarice dans un tel Prêtre seroit une sorte de sacrilège perpétuel. Tout cela est vrai ; mais il n'est pas moins vrai que cette même avarice dans un Laïque , dont la conduite est d'ailleurs non-seulement fort sage , mais très-chrétienne , fait de toutes ses

confessions & de toutes ses communions, autant de profanations & de sacrilèges.

Mais je laisserai en mourant une somme pour l'hôpital ; une autre pour la décoration de l'Église ; une autre pour quelque œuvre pieuse. Vous laisserez ! voilà qui est très-bien dit ; c'est-à-dire , que ne pouvant l'enfermer avec vous dans votre bierre , vous la laisserez ; mais pour de bonnes œuvres : les bonnes œuvres ne sont point ce qui vous tient au cœur. Si vous les aimez , vous en feriez , vous en amasseriez de votre vivant ; & votre soi-disant pieuse intention est une illusion du diable toute pure. C'est l'argent que vous aimez , & non pas l'hôpital , ni les œuvres pies. Vous le donnerez cet argent , quand la mort vous l'arrachera , & qu'il ne vous sera plus possible de le retenir ; vous le donnerez quand vous ne l'aurez plus : ô le grand œuvre ! ô le grand effort de vertu ! ô le grand mérite ! Que ton argent périsse avec toi , disoit autrefois Saint Pierre à Simon le Magicien : je suis presque tenté de vous dire la chose. Mais voici d'autres réflexions qui , jointes à ce que vous venez d'entendre , pourront vous servir soit de remède , soit de préservatif contre l'avarice.

## SECONDE RÉFLEXION.

Nous ne sommes si fort attachés aux biens de la terre, que parce nous leur attribuons une vertu qu'ils n'ont point. Car enfin, après la vie & le vêtement, tout le reste, dans le fond, est parfaitement inutile. Oui, sans doute; mais cette vie & ce vêtement s'étendent bien loin; aussi loin qu'on veut. Plus on les étend, plus on veut les étendre encore. Les nouveaux desirs enfantent de nouveaux besoins; & ces nouveaux besoins à leur tour, produisent de nouveaux desirs qui donnent naissance à d'autres, ce qui n'a jamais de fin: & voilà, mes Freres, ce que l'on gagne, quand on ne fait pas se borner aux vrais besoins, on est continuellement tourmenté par de nouveaux desirs, & par conséquent, on est de jour en jour moins heureux: car si le bonheur consiste à n'avoir besoin de rien, parce que celui qui n'a besoin rien, ne desire rien, & que celui qui ne desire rien, est heureux; il est visible qu'on s'éloigne d'autant plus du bonheur, que l'on desire plus de choses. Or il est de fait & c'est un proverbe que plus on a, plus on veut avoir; donc, plus on a, moins on est heureux; donc, les biens de ce monde nous éloignent du vrai bonheur, bien loin de nous y conduire; c'est donc une folie de les désirer;

c'est donc un abus de s'y attacher ; ce n'est donc que par un défaut de sens & de réflexion, que l'on ne se borne pas au pur nécessaire.

La pauvreté, je veux dire l'indigence, le manque du nécessaire, est une grande croix ; j'en conviens : mais c'est un malheur que la patience adoucit, que la Religion aide à supporter & dans lequel on trouve toujours quelque ressource : mais les desirs du pauvre se bornent à la vie & au vêtement ; quand il les a, il est satisfait. Il ne desire ni de belles maisons, ni de beaux appartemens, ni des habits riches, ni des mets délicats, ni des vins exquis ; soit parce qu'il n'est point à portée de se procurer toutes ces choses, ou parce qu'il ne les connoît point, ou parce qu'il les regarde comme superflues, comme inutiles, & que souvent elles lui paroissent fort ridicules.

Il n'en est pas ainsi de l'homme riche ou qui cherche à le devenir. Sa cupidité ajoute sans cesse aux besoins réels, des nécessités imaginaires. Il me faut encore ceci, puis il me faut encore cela, puis encore il lui faudra autre chose. Et ces nécessités imaginaires, deviennent ensuite des besoins réels. Ce qui d'abord étoit superflu ; ce dont il pouvoit se passer fort aisément, dès qu'une fois il y est accoutumé, devient pour lui d'une nécessité indispensable. De là vient que tel qui étoit aisé autrefois avec

cent pistoles de revenu , est obéré aujourd'hui avec dix mille livres de rente.

Il a dix fois plus de bien , & il est dix fois moins à son aise. Il a dix fois plus de bien , & il est cent fois moins heureux ; parce qu'il a plus de besoins ; parce qu'il a plus de desirs ; parce qu'il dépend d'une infinité de choses dont il ne dépendoit point auparavant. Il a des soucis , des inquiétudes qu'il n'avoit pas. Il a des projets qu'il n'auroit point eus ; & ces projets le tourmentent ; & après ceux-là , il en viendra d'autres. Il se trouve dans des embarras , il essuie peut-être des mortifications , des humiliations , des chagrins qu'il n'auroit jamais connus dans son premier état , & que les pauvres connoissent encore moins. D'où je conclus que les richesses , quand on y regarde de près , sont un vrai leurre ; & il étonnant que les hommes s'y laissent prendre.

Voyez maintenant les choses du côté de la Religion. La pauvreté a ses dangers ; cela est vrai : mais les richesses ne sont-elles pas infiniment & sans comparaison plus dangereuses ? Le pauvre est , après tout , dans la voie du ciel ; il n'a qu'à s'y tenir pour sauver son ame. La plus grande tentation à laquelle il soit exposé , pour ne pas dire la seule , est de manquer de patience & de résignation à la volonté de Dieu ; pendant que les riches sont sujets

à des tentations de toute espèce, à toutes les tentations à la fois. Ils ont des pièges à éviter de quelque côté qu'ils se tournent : pièges dans leur table ; pièges dans leurs habits ; pièges dans leurs meubles ; pièges dans leurs jeux & dans leurs plaisirs ; pièges dans l'administration de leurs biens, dans leurs épargnes & leurs acquisitions, dans la recette & dans la dépense ; pièges au-dedans, pièges au-dehors, pièges partout : leur abondance jointe à l'abondance de leurs desirs & des besoins qu'ils se forgent, est comme un large filet qui embrasse tous les lieux par où il passe. Quelle précaution n'ont-ils pas à prendre ? quelle sagesse, quelle prudence ? quelle retenue ne faut-il point avoir pour ne pas s'embarrasser dans ces filets, pour ne pas tomber dans ces pièges ?

Mais quelles violences n'a-t-on pas à se faire pour ne point se livrer à ses passions, quand on a les occasions & les moyens de les contenir toutes ? Les vertus chrétiennes sont-elles praticables dans cette position, sans un miracle continuel de la grâce ? Comment pratiquer l'humilité, pendant que tout contribue à flatter l'orgueil & à le nourrir ? Est-il aisé de pratiquer la tempérance & la mortification des sens, pendant qu'on a journellement sous les yeux & sous la main, tout ce qui excite les appetits de la chair & les irrite ? Mais cette pauvreté de cœur, ce détachement, ce renoncement

de cœur, sans quoi il n'y a point de salut à espérer, sont-ils bien faciles pour quelqu'un qui a accoutumé à ne manquer de rien, ne sauroit penser à une privation réelle, à un dépouillement réel, sans que la nature frémissé & se révolte? Non, mes Freres, non : rien n'est si difficile que d'être vertueux & d'avoir le cœur vraiment chrétien quand on est riche. Aussi voyons-nous que rien n'est si rare; & l'Esprit saint, au livre de l'Ecclésiastique, (c. 31.) nous défie, pour ainsi dire, de trouver un homme qui soit riche & juste en même-tems. Heureux, dit-il, heureux le riche qui s'est conservé sans tache; qui n'a pas mis sa confiance & son affection dans ses biens! Quel est celui-là? où est-il? qu'on le trouve, & il fera digne des plus grands éloges; car il a fait des merveilles pendant sa vie : *Quis est hic & laudabimus eum? fecit enim mirabilia in vita sua.*

Parcourez toutes les conditions, & vous trouverez que là où il y a le plus de richesses, là il y a ordinairement le moins de vertu. Dans les états même les plus respectables & les plus saints, la vertu, les mœurs, la piété, la sainteté ne sont-ils pas d'autant plus rares, qu'il y a une plus grande abondance de biens? L'esprit de pauvreté, d'humilité, d'abnégation, de ferveur ne diminue-t-il pas à mesure que les richesses augmentent? Ne voyons-nous pas l'amour

de l'or & de l'argent étouffer, éteindre, anéantir l'esprit de religion, de piété, de ferveur jusque dans votre sanctuaire, ô mon Dieu, jusque dans l'intérieur de vos divins tabernacles. Où sont les grandes passions, les grands vices, les grands excès, les scandales les plus crians? Chez les riches, dans la graisse des riches où s'engendre la corruption, & d'où naissent tous les désordres. Cette seule réflexion fondée sur l'expérience de tous les siècles, & sur la nature du cœur humain, ne devoit-elle pas effrayer les riches, & réprimer jusqu'au moindre desir d'or & d'argent dans le cœur de tout homme sage. Mais voici quelque chose de plus effrayant encore, aux yeux de tout homme qui croit en Dieu.

Seriez-vous curieux, mon cher Paroissien, de prendre le maniment du bien d'autrui à la charge de rendre compte au propriétaire jusqu'à la dernière obole, & au risque de perdre la vie dans le cas où vous n'auriez pas fait toutes choses comme il faut, & où votre compte ne seroit point en règle? Non, sans doute; vous ne voudriez pas vous charger d'une telle administration; & si vous y étiez forcé, vous prendriez toutes les mesures imaginables pour que l'on n'eût rien à vous reprocher: vous seriez dans des inquiétudes, dans des transes continuelles; eh bien, nous y voilà:

P v

## 338 LE XIX. DIMANCHE

voilà quelle est au juste la position de tout homme qui a des biens de ce monde. Ces biens appartiennent à Dieu ; ce n'est pas nous qui en sommes les maîtres : nous n'en avons que le maniement ; il ne nous est pas permis d'en disposer comme bon nous semble ; & si nous en usons mal , l'enfer est au bout.

Si nous en usons mal , l'enfer est au bout, & cependant rien au monde n'est plus difficile que d'en bien user , c'est-à-dire , d'en user conformément aux loix & à l'intention de la Providence , qui veut que le riche use de ses biens , sans y attacher son cœur , & qu'il se borne au vrai nécessaire. Dieu veut premièrement , que celui qui a des biens de ce monde , n'y attache point son cœur ; c'est-à-dire , qu'il ne les aime point autrement que par rapport à Dieu , & qu'il n'en use que pour sa gloire. Cela est trop juste. Quoi de plus juste , que d'aimer uniquement & pardessus tout , celui qui nous a donné tout ce que nous avons , & de l'aimer d'autant plus qu'il nous a donné davantage ! Il s'ensuit de - là , que plus on est riche , plus on doit s'attacher à Dieu ; & par conséquent , plus on est riche , plus on doit être détaché des biens de ce monde. Cela est clair , & il est tout aussi clair que rien au monde n'est plus difficile que d'avoir du bien sans y attacher son cœur , sans y mettre sa confiance. Nous l'avons dit ; c'est une

vérité qui n'a pas besoin de preuve, l'expérience ne la démontre malheureusement que trop.

Dieu veut, en second lieu, que celui qui a du bien, se borne à ce qui est vraiment nécessaire. Cela est juste encore, parce que le superflu ne lui appartient point, il appartient de droit à ceux qui n'ont pas ce nécessaire: je dis qu'il leur appartient de droit, parce que l'intention de la Providence, en vous donnant plus, est que vous donniez ce plus, à ceux qui ont moins, lorsque vous pouvez vous passer de ce plus, & qu'il est absolument nécessaire à d'autres. Si cela n'étoit point ainsi, il n'y auroit ni justice, ni sagesse, ni raison dans le partage que Dieu fait des biens de la terre; & néanmoins, l'inégalité de ce partage, qui produit l'inégalité des conditions, est ce qu'il y a de plus admirable dans le gouvernement de l'univers où nous voyons les riches & les pauvres, se rencontrer & s'unir par les liens les plus respectables. Le riche regarde le pauvre comme quelqu'un que la Providence a confié à ses soins, & qu'il est chargé de nourrir, pendant que le pauvre regarde le riche comme l'éconôme de la Providence, comme l'administrateur des biens que la terre produit pour la subsistance de tous les hommes dont vous êtes le pere commun, ô mon Dieu! & qui ne vous sont pas plus les uns que les autres.

Cela posé, je dis, & vous sentez aussi bien que moi, mes Freres, que l'administration de ces biens-là, est une chose scabreuse on ne peut pas plus; qu'il est extrêmement difficile & presque impossible d'y garder toutes les regles de justice, de sagesse, de sobriété que la Providence a prescrites, & dont on ne peut point s'écarter sans perdre son ame. Pour les observer, ces regles, il faut d'abord savoir distinguer le nécessaire d'avec le superflu, puis retrancher le superflu & se borner au nécessaire, puis distribuer ce superflu de la maniere dont il doit être distribué. Trois points également essentiels & nous pourrions ajouter, également impraticables, si nous ne savions pas que ce qui est impossible aux hommes n'est point impossible à Dieu.

Il y a le nécessaire de la nature, & le nécessaire de l'état où l'on est placé; il y a des besoins réels, il y en a de factices. Est-il bien aisé de distinguer les uns des autres? & quand vous auriez assez de raison pour les distinguer, aurez-vous assez de vertu pour agir en conséquence? Quand même vous ne vous laisseriez point aveugler par les préjugés, aurez-vous pour cela la force de résister au torrent de la coutume? Mais aurez-vous la force de résister à la cupidité de ce monstre, qui a toujours la gueule béante, & dont les entrailles vont toujours

en s'élargissant, à mesure qu'on lui fournit, & que l'on a davantage de quoi lui fournir? Les besoins de la nature ont leurs bornes; les besoins propres de votre condition, les nécessités de bienséance ont les leurs aussi; mais la cupidité n'en connoît aucune, & enfin, celui-là même, qui fait borner ses desirs, qui se contente du nécessaire, & qui distribue aux pauvres son superflu, n'est point encore en sûreté de conscience, si dans cette distribution, il n'observe pas tout ce que la justice & la charité prescrivent à ceux qui font des aumônes; car en tout, il ne suffit pas de faire ce que l'on doit, il faut le bien faire\*.

Peséz bien ces réflexions, mon cher Paroissien, & voyez si le bon usage des biens dont la Providence vous a confié l'administration, n'est pas tout ce qu'il y a de plus difficile dans la morale. Ne retenir pour soi que ce dont on a véritablement besoin, & ne faire aucune dépense inutile; consulter en cela, non pas les goûts de la chair, ni les maximes du monde, mais l'Évangile & la volonté de Dieu; distribuer tout le reste aux pauvres & le distribuer à propos; n'avoir en un mot aucun reproche à se faire, ni sur ce que l'on retient pour soi, ni sur l'usage que l'on en fait, ni sur ce que l'on donne aux autres, ni sur la manière dont on

---

\* Voyez le Prône sur l'Aumône, tome 1.

le donne , de sorte qu'en paroissant devant Dieu , pour lui rendre compte de cette administration , nous puissions espérer que le tout sera trouvé conforme à ses loix , & que notre compte pourra soutenir le rigoureux examen du plus juste , comme du plus clair-voyant de tous les maîtres. Quelle charge , bon Dieu ! quel fardeau ! quelle source de damnation ! quel sujet de frayeur & de tremblement !

Je ne suis pas étonné , ah ! vraiment , je ne suis pas étonné de voir dans les premiers siècles de l'Église , sur-tout , un si grand nombre de Chrétiens prendre l'Évangile à la lettre , en se dépouillant de leurs biens comme d'un fardeau qui leur paroïsoit insupportable , & pour n'avoir point à rendre un compte dont la seule pensée fait frémir quiconque est bien persuadé qu'il faudra nécessairement le rendre. Ce qui m'étonne plutôt , ce qui n'est pas concevable , est que la plupart des Chrétiens courent comme des insensés , après les biens de ce monde ; & qu'ils se les attachent , pour ainsi dire , les uns aux autres.

Mes Freres , écoutez-moi : lorsqu'il s'agit de nommer un tuteur à des pupiles , & que les parens s'assemblent à cet effet , je vois que c'est à qui ne se chargera pas de la tutelle ; on se la renvoie les uns aux autres , & si les loix n'avoient point pourvu à ce que certaines personnes fussent obligées & for-

ées, dans certains cas, d'administrer les biens des pupiles, il arriveroit très-souvent que personne ne voudroit s'en charger, & qu'il n'y auroit point de tuteur. Pourquoi cela? Parce qu'au tems de la majorité, il faut rendre compte, & rendre compte jusqu'au dernier liard; parce que les loix de la justice civile sont là-dessus de la plus grande sévérité; parce que rien n'est plus épineux, plus embarrassant, plus inquiétant, que l'administration du bien d'autrui, pour quelqu'un qui est obligé ensuite de présenter un état de recette & de dépense, sur lequel on trouvera je ne fais combien de choses à dire; sur lequel on lui formera je ne fais combien de difficultés, même à l'égard des articles en quoi il aura pensé faire pour le mieux, & sur lesquelles il aura cru n'avoir point de reproches à craindre. Voilà pourquoi, personne n'est curieux de ces sortes d'administrations.

Est-ce donc que la justice de Dieu n'est pas aussi clairvoyante & aussi exacte que celle des hommes? Est-ce que le compte qu'il nous demandera des biens dont il nous a donné l'administration, ne souffrira, de sa part, aucune difficulté? ou bien pensons-nous n'avoir point de compte à lui rendre? Mes Freres, je vous le dis, de deux choses l'une: ou nous avons perdu l'esprit, ou nous n'avons point de foi, lorsque nous desirons les biens de ce monde.

Mais, ne voyez-vous pas, d'un autre côté, que vous n'avez à jouir de ces biens, qu'un très-petit nombre d'années; qu'ils vous appartiennent moins dans un sens, qu'ils n'appartiennent à vos héritiers; & à des héritiers, peut-être, qui vous poussent à l'autre monde tant qu'ils peuvent; qui attendent avec impatience, le moment de votre départ pour s'emparer de votre argent, de votre maison, de vos domaines; pour dissiper ce que vous amassez avec tant d'ardeur; pour perdre ce que vous conservez avec tant de soin; pour détruire ce que vous bâtissez avec tant de complaisance; pour mettre votre idole en pièces, la fondre en se riant de vous, bûvant & mangeant sur votre tombeau, le fruit de vos sueurs, de votre économie excessive & de vos épargnes.

Je sais, mes Freres, je sais quels sont les prétextes dont vous cherchez à couvrir votre avarice. Je connois les belles couleurs que vous donnez à cette passion, ainsi qu'à toutes les autres, & je n'ignore aucune des raisons par lesquelles vous prétendez justifier ce misérable attachement, qui vous aveugle & qui vous perdra. Je sais que les excuses de la cupidité, n'ont point de fin, comme les desirs, n'ont point de bornes. Mais je sais aussi que toutes ces excuses sont vaines, que tous ces raisonnemens sont faux; qu'il n'y en a pas un seul qui ne s'évanouisse à la lecture de l'Évangi-

le, & à la vue du Crucifix. Lisez-le donc cet Evangile, si vous pouvez, sans le mettre en piece, & sans déraisonner à chaque instant, accorder votre façon de penser & d'agir touchant les richesses & la pauvreté, avec les sentimens, les paroles & la vie de Jésus-Christ, sur cet article; c'est moi qui déraisonne, c'est moi qui rêve, c'est moi qui ai perdu l'esprit. Vous donc qui avez, ou qui desireriez avoir des biens de ce monde, & qui croyez en Jésus-Christ, voici l'Evangile: venez & lisez. Vous tous qui avez, ou qui desireriez avoir des biens de ce monde, & qui croyez en Jésus-Christ: voilà sa vie, voilà sa croix: venez & voyez. Je ne répliquerai autre chose à vos raisonnemens, & je n'ajouterai qu'un mot sur la plus méchante de toutes les excuses; l'excuse, la grande excuse de ceux qui ont la fureur d'amasser, de thésauriser, & qui appellent cette folie, une précaution sage, une sage prévoyance de l'avenir.

Je conviens d'abord, afin qu'on ne m'accuse pas de pousser les choses trop loin, je conviens qu'un homme qui n'a pour vivre que le revenu d'un poste, d'une place qu'il n'est pas le maître de conserver tant qu'il voudra, peut, sans faire injure à la Providence, amasser une certaine somme pour ne pas se voir réduit à mendier son pain, dans le cas où il viendrait à perdre sa place. On doit dire la même chose de

tous ceux qui ne vivent que de leur travail, amassent pour le tems où ils ne pourroient plus travailler, parce qu'alors, ils n'auroient pas d'autre ressource. Je dis, prenez garde, où ils ne pourroient plus travailler, & non pas où ils ne le voudroient plus, parce que quiconque ne travaille point, quand il le peut, ne mérite pas de vivre, saint Paul l'a dit : *Qui non laborat nec manducet*. Et par conséquent, celui qui amasse dans la vue de passer ensuite le reste de ses jours sans rien faire, celui-là n'a pas le cœur droit; il ne travaille que par un motif d'intérêt, & parce qu'il y est forcé; s'il avoit de quoi vivre d'ailleurs, il ne feroit rien; il ne regarde que lui-même, & par conséquent, il n'est rien moins qu'en sûreté de conscience.

Après cette observation, écoutons le raisonnement de ceux dont le revenu leur est assuré pour toujours; & qui dans tous les cas vraisemblables, je veux dire dans tous les cas qui arrivent assez communément, & que l'on peut raisonnablement supposer, sans supposer des miracles, trouveront toujours sur ce revenu, de quoi vivre suivant leur état. Il y en a parmi eux qui amassent, & c'est une chose risible, ou plutôt vraiment digne de pitié, de les voir accumuler écu sur écu, contrat sur contrat, rente sur rente; faire chaque année, des intérêts, un nouveau capital, qui produit de nou-

veaux intérêts, d'où l'on forme un nouveau capital encore, & ainsi de suite; tant que pieds & mains leur durent. Mon ami, voilà un étrange manège, & un singulier prix-fait. Oseroit-on vous demander ce que cela signifie, & ce que vous prétendez faire?

La vie est longue, j'amasse pour mes vieux jours; on ne fait point ce qui peut arriver. La vie est longue? Eh! depuis quand donc est-elle si longue? tout le monde dit, au contraire, & vous dites vous-même souvent qu'elle est fort courte, qu'elle passe comme un éclair; qu'il faut penser à mourir lorsqu'à peine on commence à vivre. Vous amassez pour vos vieux jours. Mais vous y voilà; vous n'êtes plus jeune. Ne seroit-il pas tems de jouir? on ne fait pas ce qui peut arriver. Eh! que peut-il arriver à quelqu'un qui a du pain assuré pour sa vie? Mais que peut-il arriver à quelqu'un qui espère en Dieu, qui met en lui sa confiance? Vous n'y espérez donc point? la Providence n'est donc rien? vous n'y croyez donc pas? ou bien vous ne vous y fiez pas. C'est donc votre argent qui vous rassure contre tous les accidens qui peuvent vous arriver? C'est donc lui qui est votre Dieu? C'est donc en lui que vous espérez, & par conséquent, c'est lui que vous aimez par-dessus toutes choses. Misérable! comment ne rougissez-vous point de mener une telle vie? & en menant une telle vie, de quel front osez-

vous paroître dans la maison de Dieu , approcher de nos Sacremens , participer à nos saints Mystères , vous dire encore Chrétien & Serviteur de Jésus-Christ ?

Mes chers Paroissiens , prenez garde : il n'en est pas venu là tout d'un coup , la fureur d'amasser est une passion qui a ses commencemens , ainsi que les autres , & qui va toujours en croissant. Le plus affreux libertinage a commencé par un regard , par une pensée , par un desir qui n'auroit jamais eu de suite , si on l'avoit étouffé sur le champ. De même , l'avarice la plus sordide commence ordinairement par ce qu'il y a de plus sage dans les principes de la vraie économie ; vous regarderez d'abord avec complaisance une petite somme que vous aurez réservée pour le besoin & par de très-bonnes vues. S'il vous prend envie de l'augmenter , de l'arrondir , de faire un petit capital , & que vous succombiez à la tentation, vous êtes perdu : c'est un chancre qui se forme , & qui vous rongera jusqu'aux os ; c'est une cancrène qui a gagné votre cœur , qui tuera votre ame ; & il vaudroit presque autant , Dieu me pardonne , que vous eussiez apostasié.

Soyez donc sur vos gardes , Monsieur ; le diable est plus fin que vous : pour peu que vous l'écoutez là - dessus aussi-bien que sur autre chose , il vous trompera , & vous tomberez dans ses filets. Méfiez-vous donc de

lui ; & si vous sentez la moindre attache , la moindre affection pour cette petite somme qui ne signifie encore rien ; jetez-la plutôt par les fenêtres , comme un poison que vous êtes tenté d'avalier , comme un serpent que vous auriez trouvé dans votre bourse. Que si l'amour de l'argent , le désir d'amasser , de thésauriser , a déjà pris racine dans votre cœur ; si vous avez déjà contracté cette habitude détestable ; je ne vois d'autre moyen pour chasser le démon qui vous possède , que de sacrifier tout d'un coup une somme considérable à quelque bonne œuvre qui attire sur vous les graces , la force dont vous avez besoin pour rompre cette chaîne d'or & d'argent , qui , par une de ses extrémités , lie votre cœur , & qui , par l'autre extrémité , tient à la porte de l'enfer , où vous êtes sur le point de descendre.

Mais que fais-je , mes chers Paroissiens ? j'ai beau me rompre les poumons ; c'est tems perdu & peine perdue. Parler à un avare , c'est parler à un homme qui dort , & qui dort d'un profond sommeil : il n'entend rien de tout ce qu'on lui dit ; ou s'il l'entend , il pense que ce n'est pas pour lui , ni de lui qu'on parle : *Dormierunt somnum suum*. Qui est-ce qui pourra l'éveiller ? la mort : la mort fera ce que nous ne pouvons pas faire : elle l'éveillera ; & en s'éveillant , il se trouvera devant Dieu les

mains vuides : *Dormierunt somnum suum & nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis.*

Il paroît devant Dieu les mains vuides de toutes les bonnes œuvres qu'il auroit pu & qu'il auroit dû amasser en faisant bon usage des biens que la Providence lui avoit donnés. Il n'en a point fait, il n'en trouvera point : que trouvera-t-il donc ? rien : *nihil invenerunt.* Je me trompe, il emportera son trésor avec son ame, parce qu'ils sont inséparablement colés l'un à l'autre ; & de ce trésor, sortiront des flammes dévorantes qui le brûleront éternellement.

Il n'y a que vous, Seigneur, il n'y a que vous qui puissiez nous préserver, ou nous guérir de cette peste. Découvrez donc à mes yeux toute la vanité de ces biens fragiles qui, sous la fausse espérance d'un bonheur qu'ils ne donnent jamais, séduisent & damnent la plupart des hommes. Faites que je ne les estime qu'autant qu'ils viennent de vous, & qu'ils peuvent me conduire à vous, afin que je n'en use que pour mon salut & pour votre gloire.

Ne permettez pas, ô mon Dieu, que l'amour des richesses prenne jamais naissance dans mon cœur ; parce que cet amour est un poison composé de tous les poisons ; un péché qui renferme, pour ainsi dire,

en soi tous les autres. Faites que bien loin de les désirer ces richesses, je les craigne plutôt à cause qu'elles peuvent devenir & qu'elles deviennent presque toujours l'instrument de mille désordres; à cause qu'il est presque impossible de les posséder sans perdre son ame; & enfin, à cause du compte qu'il faut vous en rendre, & dont la seule pensée est capable d'effrayer ceux-là même qui font le meilleur usage des biens que vous avez placés dans leurs mains.

Telle que puisse être ma position, par rapport aux biens de ce monde, soit que je manque de tout, ou que je ne manque de rien, ou que je vive dans l'abondance; tenez mon cœur, ô Jésus, inviolablement attaché aux saintes maximes de votre Évangile, & dégagé, par conséquent, de toute affection pour des biens qu'il n'est pas possible d'aimer sans se détacher de vous: que je sois pauvre de cœur, pour devenir riche en bonnes œuvres, & pour recevoir ensuite la couronne immortelle que vous avez préparée dans le ciel à tous ceux qui n'auront aimé, qui n'auront désiré, qui n'auront cherché d'autre trésor que vous sur la terre, Ainsi soit-il,